

lieutenants : lui-même il présida à l'organisation de la province d'Asie, où de grandes réformes étaient nécessaires et furent pratiquées. L'histoire doit sans doute tenir note de la résistance si énergique des villes commerçantes du Pont, sans qu'il en sortit d'ailleurs rien de profitable à la cause ruinée de Mithridate. Tigrane, évidemment, n'avait point dessein pour l'heure de le ramener dans son royaume. L'émigration avait perdu ses meilleures têtes lors de la destruction de la flotte de la mer Égée : de ceux qui restaient, les chefs les plus actifs, Lucius Magius et Lucius Fannius avaient fait leur paix avec Lucullus ; enfin, la mort de Sertorius, arrivée dans l'année même de la déroute de Cabira, avait ôté aux émigrés leur dernière espérance. La puissance de Mithridate s'était écroulée tout entière. Ses derniers appuis tombaient l'un après l'autre. Une dernière escadre de soixante voiles, qui revenait d'Espagne et de Crète, fut attaquée et détruite par Triarius, sous Ténédos ; enfin, on vit jusqu'à son fils *Macharès*, préposé au royaume du Bosphore, désertir un beau jour, et, se faisant prince indépendant de la Chersonèse taurique, conclure la paix et l'amitié avec les Romains (684). Et lui, le roi, après avoir combattu sans gloire, il restait aujourd'hui enfermé dans je ne sais quelle forteresse lointaine, au fond des montagnes d'Arménie, exilé de ses états, presque le prisonnier de son gendre ! Quelques bandes de corsaires tenaient bien encore en Crète : ceux qui avaient fui de Sinope et d'Amisos avaient pu trouver asile sur la côte orientale de la mer Noire, sur les plages quasi inaccessibles des *Sanègues* et des *Lazes*. Lucullus n'en avait pas moins conduit la guerre en général habile : il n'avait point dédaigné de donner satisfaction aux justes plaintes des provinciaux : il avait reçu comme officiers dans son armée les émigrés repentants, et, délivrant l'Asie-Mineure à peu de frais, il avait mis le pied chez l'ennemi. Le royaume du Pont abattu était passé de l'état de pays client à celui de pays sujet. On n'attendait

70 av. J.-C.

plus que la commission sénatoriale, chargée de l'organiser en province, de concert avec le général en chef.

Restaient les différends avec l'Arménie. Rien n'était apaisé de ce côté. Nous avons vu déjà que les Romains auraient pu, à bon droit, déclarer la guerre à Tigrane : tout même commandait la rupture. Témoin des faits sur place, et de sens plus haut que la foule des sénateurs à Rome, Lucullus voyait clairement l'urgente nécessité de refouler l'Arménie dans ses limites et de reconstituer dans la Méditerranée la domination que la République y avait perdue. Dans la conduite des affaires d'Asie, on ne peut nier qu'il ne se conduisit en digne continuateur de Sylla, son maître et son ami. Philhellène autant que pas un des Romains d'alors, il avait le sentiment du devoir qui s'imposa à la République le jour où elle prit l'héritage d'Alexandre, à savoir, de se faire en Orient l'épée et le bouclier des Grecs. Joignez à cela peut-être la passion personnelle, le désir de cueillir des lauriers au-delà de l'Euphrate, une vive rancune contre ce Grand-Roi, qui lui écrivait sans le saluer du titre d'*imperator*. Pourtant, on serait injuste à ne chercher dans sa conduite que de mesquins et égoïstes motifs, alors que de grands et sérieux devoirs suffirent à l'expliquer.

En attendant, il n'y avait point à compter sur l'assemblée gouvernante à Rome. Craintive, négligente, mal au courant des faits, et par-dessus tout continuellement à court de ressources financières, comment croire qu'à moins d'y être forcée elle prendrait jamais l'initiative d'une expédition lointaine, vaste et dispendieuse ? Vers l'an 682, les représentants légitimes de la dynastie séleucide, *Antiochus*, surnommé l'*Asiatique*, et son frère, enhardis par l'heureuse tournure que prenait la guerre du Pont, étaient venus à Rome, sollicitant une intervention en Syrie, et accessoirement la reconnaissance de leurs prétentions à l'héritage du trône égyptien. Que si cette dernière demande ne pouvait être accueillie, encore est-il

Commencement  
de la guerre  
d'Arménie.

72 av. J.-C.

vrai de dire que jamais l'heure et l'occasion ne s'étaient présentées plus favorables de déclarer enfin à Tigrane une guerre depuis longtemps inévitable. Le Sénat avait proclamé les deux princes rois légitimes de Syrie, mais sans se décider à les appuyer par les armes. A vouloir saisir l'occasion et agir avec vigueur contre l'Arménien, il fallait donc que Lucullus ouvrit la guerre sans mission, de son seul mouvement, à ses risques et périls. Comme Sylla jadis, il se voyait dans la nécessité de prendre en main les intérêts les plus manifestes de la République, et d'aller de l'avant sans elle, je dirai même malgré elle. D'ailleurs, les rapports entre Rome et l'Arménie flottaient depuis longtemps entre la paix et la guerre, et ce qu'ils avaient d'ambigu venait en aide à Lucullus : il y trouvait et la raison de se décider et une couverture pour ses actes arbitraires. Les cas de guerre abondaient. En Cappadoce, en Syrie, que de causes de rupture ! Déjà quand les Romains avaient poursuivi le roi du Pont, ils avaient violé le territoire du Grand-Roi. Donc, s'autorisant de sa mission contre Mithridate, et voulant n'en point sortir en apparence, il envoya un de ses officiers, *Appius Claudius*, à Tigrane, alors dans Antioche, et lui réclama l'extradition de l'ex-roi. Autant valait déclarer la guerre, et l'audace était grande, dans la situation des légions. Il fallait, pénétrant en Arménie, occuper fortement le vaste territoire du Pont, sans quoi les Romains eussent été coupés d'avec leur patrie ; et puis, il fallait prévoir un retour offensif du roi dans ses états. Or, l'armée à la tête de laquelle Lucullus avait mené à fin la guerre pontique ne comptait guère que 30,000 hommes. Évidemment, elle ne suffisait point à sa double tâche. Dans les circonstances ordinaires, un autre général aurait demandé et obtenu l'envoi par le gouvernement d'une seconde armée : mais voulant la guerre par-dessus la tête des sénateurs, et se croyant obligé même à ce coup d'audace, Lucullus renonça, bon gré mal gré, à s'appuyer sur un second corps ; il se contenta d'en-

rôler dans ses troupes les Thraces prisonniers, naguère à la solde de Mithridate, et marcha sur l'Euphrate avec deux légions seulement, 15,000 hommes au plus. Il y avait là témérité sans doute : pourtant, l'exigüité du nombre pouvait en quelque sorte se compenser par la bravoure solide d'une armée composée tout entière de vétérans. Le vrai danger, c'était le fâcheux esprit du soldat : Lucullus en tenait trop peu compte du haut de son orgueil de caste.

Général habile, et dans la mesure des idées aristocratiques homme probe et bien intentionné, il s'en fallait de beaucoup qu'il se fit aimer de ses troupes. Il était impopulaire, en tant que partisan décidé de l'oligarchie : impopulaire, parce qu'en Asie-Mineure il avait énergiquement réprimé les usures hideuses des capitalistes romains ; impopulaire, à cause des travaux et des fatigues dont il écrasait son armée, à cause de la sévère discipline à laquelle il tenait la main, à cause des villes grecques dont il empêchait de toutes ses forces le pillage, tandis que pour lui-même il faisait charger chariots et chameaux des immenses trésors de l'Orient ; impopulaire, enfin, à cause de son élégance, de ses mœurs nobiliaires, de son goût pour la Grèce, de ses façons hautaines surtout, et du raffinement passionné de sa vie confortable. Rien en lui de ce qui charme et entraîne, de ce qui rattache le soldat à la personne du général. D'ailleurs ses vétérans, pour la plupart, et précisément les plus solides, avaient juste cause de se plaindre de la prorogation sans mesure de leur temps de service. Ses deux meilleures légions étaient venues en Orient (668) avec Flaccus et Fimbria (V, p. 294) : et quoique tout récemment, au lendemain de la bataille de Cabira, le congé leur eût été promis, congé bien gagné par treize campagnes, voici que leur général les emmenait au-delà de l'Euphrate, s'enfonçant à perte de vue dans une guerre nouvelle. En réalité, les vainqueurs de Cabira étaient plus maltraités que les vaincus de Cannes (III, pp. 181, 240). N'y avait-il point témérité

grande à se lancer avec une telle armée, peu nombreuse à la fois et mécontente ; à s'en aller en expédition de guerre de son autorité privée, et, à vrai dire, en violation de la loi ; à pénétrer ainsi dans des régions lointaines, inconnues, pleines de torrents dévastateurs et de montagnes couvertes de neiges, et dont l'immense étendue était à elle seule un péril pour l'imprévoyant agresseur ? A Rome, les reproches ne furent pas épargnés à Lucullus, et cela non sans fondement : pourtant il eût mieux valu reconnaître que seule, l'incurable impéritie du gouvernement avait rendu nécessaire l'audacieux coup de tête du général en chef, et qu'à ne pouvoir l'innocenter complètement, on pouvait tout au moins l'excuser.

Lucullus  
passe l'Euphrate.

69 av. J.-C.

L'ambassade d'Appius Claudius, outre qu'elle menait à la guerre par les voies diplomatiques, avait encore eu pour objet de pousser les princes et les villes de Syrie à la révolte armée contre le Grand-Roi : au printemps de 685, l'attaque en règle se fit. Durant l'hiver, le roi de Cappadoce avait sans bruit réuni des embarcations. L'Euphrate, grâce à elles, est bientôt franchi : Lucullus traverse la *Sophène* en ligne droite, sans perdre son temps au siège des localités de mince importance, et marche sur Tigranocerte, où Tigrane lui-même, peu avant, était accouru du fond de la Syrie, ajournant, à cause de ses démêlés avec les Romains, la poursuite de ses plans de conquête dans la Méditerranée. A ce moment même, projetant l'invasion de l'Asie-Mineure romaine par la Cilicie et la Lycaonie, le Grand-Roi se demandait si les Romains n'allaient pas simplement évacuer l'Asie, ou si auparavant ils ne tenteraient pas, dans les environs d'Éphèse, peut-être, le sort d'une bataille. C'est alors qu'il apprend que Lucullus arrive. Furieux, il fait pendre le messager : mais la dure réalité commande ; il abandonne sa capitale et se rend dans l'Arménie intérieure pour y armer enfin, ce qui ne s'y était point fait jusqu'à cette heure. En attendant, *Mithrobarzane*, avec les troupes qu'il a sous la main, se concertera avec les Bédouins du

voisinage levés en hâte, et occupera Lucullus. Malheureusement l'avant-garde romaine disperse le corps de Mithrobarzane, et les Arabes s'évanouissent devant un détachement que *Sextilus* commande ; et pendant qu'une autre division, portée en avant et se cantonnant dans un poste bien choisi, tient en échec, par d'heureux combats, la grande armée que Tigrane est en train de réunir dans les montagnes situées au nord-est de la capitale (autour de *Bitlis*), Lucullus en pousse activement le siège. Une grêle inépuisable de flèches tombe sur les Romains : l'huile de naphte, jetée sur leurs machines, les enflamme. Rome faisait le premier apprentissage des guerres avec l'Iran. Un brave chef, *Mankéos*, défendit la ville. Il tint bon jusqu'à l'arrivée de la grande armée de secours. Celle-ci, rassemblée dans toutes les parties de l'immense royaume et dans les contrées voisines ouvertes aux recruteurs arméniens, se montre enfin au delà des passes des montagnes du nord. Taxile, le général expérimenté des guerres du Pont, conseillait d'éviter le combat, d'entourer, avec la cavalerie, et d'affamer la petite troupe des soldats de Lucullus. Mais quand Tigrane a vu le Romain, désireux de livrer bataille sans abandonner le siège, marcher avec dix mille hommes seulement à la rencontre d'une armée vingt fois supérieure, et passer hardiment le fleuve qui les sépare ; quand il voit, d'un côté, cette poignée d'hommes, « trop nombreuse pour une ambassade, trop petite pour une armée, » de l'autre, ses troupes en multitude immense, où les peuples de la mer Noire et de la mer Caspienne se coudoient avec ceux de la Méditerranée et du golfe Persique, ses redoutables lanciers à cheval, bardés de fer, plus nombreux à eux seuls que tout le corps de Lucullus, et ses fantassins, en bon nombre aussi, armés à la romaine, il se décide à son tour à accepter sur l'heure le combat offert par l'ennemi. Mais pendant que ses Arméniens prennent rang, Lucullus, de son sûr coup d'œil, a déjà constaté que Tigrane a négligé une hauteur qui

Siège et bataille  
de Tigranocerte.

domine toute la cavalerie arménienne : il l'occupe aussitôt avec deux cohortes, en même temps qu'une attaque de flanc de sa petite cavalerie a détourné l'attention de l'ennemi : puis, dès qu'elles ont atteint les cimes, ses légionnaires tombent sur le dos des Arméniens. Les cheval-légers de Tigrane se dispersent, se jettent sur l'infanterie, qui n'est point encore en ordre : celle-ci, à son tour, s'enfuit sans avoir combattu. Lucullus écrit son bulletin de victoire dans le style de Sylla, son maître. A l'entendre, contre 5 Romains tués, 100,000 Arméniens auraient péri, et Tigrane, jetant son turban et son bandeau royal, se serait seul sauvé avec quelques cavaliers. Ce qui est certain, c'est que la victoire de Tigranocerte (6 octobre 685) reste l'une des plus glorieuses pages de l'histoire des exploits guerriers de Rome ; et comme elle fut éclatante, elle fut de même décisive. Par l'effet de ce désastre militaire, tous les territoires conquis sur les Parthes et les Syriens sont perdus pour l'Arménie : presque tous tombent, sans coup férir, dans la possession du vainqueur. La capitale toute neuve du grand royaume donne le signal de l'écroulement. Les Grecs que Tigrane y avait transportés et établis de force se révoltent et ouvrent aux Romains les portes de la ville, que Lucullus leur donne à piller. La Syrie et la Cilicie étaient vides d'ennemis, le satrape *Mazadate* en ayant retiré toutes les troupes pour renforcer la grande armée de secours, sous Tigranocerte. Lucullus passe dans la *Commagène*, dépendante de la Syrie du Nord, et prend *Samosate* d'assaut : il ne descend pas jusque dans la Syrie propre ; mais tous les dynastes, toutes les cités jusqu'à la mer Rouge, Hellènes, Syriens, Juifs, Arabes, lui viennent ou lui envoient prêter hommage, à lui et aux Romains, leurs nouveaux maîtres suprêmes. Le prince de la Gordyène, pays à l'est de Tigranocerte, se soumet : seule, *Nisibis* ferme ses portes, et d'autre part, *Guras*, frère du roi, se maintient en Mésopotamie. Lucullus, partout, se gère comme le suzerain

69 av. J.-C.

Les Romains  
maîtres de tous  
les pays conquis  
par l'Arménie.

des princes et des cités helléniques : en Commagène, il met sur le trône un Séleucide du nom d'Antiochus : il reconnaît pour roi de Syrie Antiochus l'Asiatique, rentré dans Antioche après que Tigrane en est parti : enfin il renvoie dans leurs patries respectives les étrangers établis par force dans Tigranocerte. Les approvisionnements et les trésors du Grand-Roi étaient immenses : dans Tigranocerte seulement se trouvaient 20,000,000 de médimnes de blé [405,060,000 lit.], et 8,000 talents en or (12,500,000 *thal.* = 46,875,000 fr.), avec lesquels Lucullus put payer la guerre sans faire appel aux caisses de la République, et gratifier chacun de ses soldats, richement et copieusement entretenus d'ailleurs, d'un *honoraire* de 800 deniers (240 *thal.* = 900 fr.).

Le Grand-Roi était profondément humilié. Caractère faible, présomptueux dans les temps prospères, sans courage dans le malheur, si le vieux Mithridate n'eût point été là, il est plus que probable qu'il se serait accommodé avec Lucullus : Il avait toutes sortes de raisons pour acheter la paix au prix des plus grands sacrifices : Lucullus même était disposé à l'octroyer à des conditions modérées. Mithridate n'avait point pris part aux combats de Tigranocerte. Au bout de vingt mois de véritable prison, la brouille survenue entre le Grand-Roi et les Romains lui avait valu sa liberté (milieu de 684) : il avait été envoyé dans son ancien royaume avec 40,000 cavaliers arméniens pour y menacer les derrières de l'ennemi. Rappelé bientôt avant d'avoir rien pu faire, quand Tigrane rassemblait tout son monde autour de sa nouvelle capitale, qu'il voulait à tout prix secourir, le roi de Pont marchait sur Tigranocerte : il apprit le désastre de son gendre par les fuyards rencontrés sur la route. Tout semblait perdu, et aux yeux du Grand-Roi et aux yeux du plus mince des soldats. Toutefois si Tigrane faisait la paix, Mithridate savait que non-seulement c'en était fait de sa dernière chance de reconquérir son royaume,

Tigrane  
et Mithridate.

70 av. J.-C.

mais que, de plus, son extradition personnelle serait la première condition du vainqueur : Tigrane n'hésiterait point à le traiter comme Bocchus avait fait Jugurtha. Mithridate mit donc tout en jeu pour empêcher la paix, pour décider la cour d'Arménie à continuer cette guerre où, ayant lui-même tout à gagner, il n'avait rien à perdre : fugitif et sans trône, il n'était pas sans grande influence encore. Toujours imposant et physiquement vigoureux, on le voyait, malgré ses soixante ans, sauter tout armé sur le dos de son cheval, et au plus fort de la mêlée se comporter en parfait soldat. Son courage s'était bronzé au contact des années et du malheur : jadis il mettait ses affidés à la tête de ses troupes, et ne prenait point part de sa personne aux combats. Aujourd'hui qu'il a vieilli, il commande et se bat tout à la fois. Après avoir, durant cinquante ans de règne, subi les vicissitudes les plus inouïes, seul il ne désespérait pas de la cause du Grand-Roi, abattue devant les murs de Tigranocerte : bien plus, il soutenait que Lucullus était en situation difficile, et même dangereuse, pourvu que l'on ne demandât pas la paix et que l'on sût gouverner la guerre.

La guerre recommence.

C'est alors qu'on vit ce vieillard tant éprouvé par la fortune prendre sur le Grand-Roi tout l'ascendant d'un père, comme il en avait les dehors, et faire passer son énergie dans le faible cœur de Tigrane. On décide que la lutte continuera. Mithridate en aura la direction militaire et politique. Au lieu d'une guerre de gouvernement à gouvernement, la guerre sera nationale et asiatique : les rois et les peuples d'Orient s'uniront contre la présomption et l'excessive prépondérance de l'Occident. Et d'abord, on tente par tous les moyens de réconcilier les Parthes avec les Arméniens, et d'amener les premiers à entrer aussi dans la lice. Sur l'avis de Mithridate, Tigrane offre à l'Arsacide *Phraate-le-Dieu* (sur le trône depuis 684) la restitution des territoires naguère conquis par l'Arménie, la restitution de la Mésopotamie, de l'Adiabène et des

70 av. J.-C.

« grandes vallées » : il y aura amitié et alliance entre eux. Mais après ce qui s'était passé, on ne pouvait guère compter sur le succès de ces tentatives. Phraate aimait mieux tenir des Romains, par la voie d'un traité, la frontière de l'Euphrate, que de la recevoir des Arméniens ; il avait tout avantage à assister tranquille à ce grand duel entre un voisin abhorré, et d'incommodes étrangers. Mithridate se tournant alors vers les peuples orientaux réussit mieux auprès d'eux qu'auprès des rois. Il ne lui fut pas difficile de leur montrer dans la guerre actuelle la lutte des nations de l'Orient contre les Occidentaux : le fait était vrai. Ce fut même bientôt une guerre de religion ; et le bruit se propageait que l'armée de Lucullus allait marcher sur le temple de la *Nanée* ou *Anaitis* persique, dans l'*Elymaïde* (le *Louristan*, auj.), le plus célèbre et le plus riche de tous les sanctuaires des régions euphraténnes<sup>1</sup>. Les Arabes, de près et de loin, vinrent en foule se presser sous la bannière des deux rois, qui les appelaient à défendre l'Asie et les dieux contre l'agression d'étrangers impies. Mais l'événement avait fait voir qu'un simple ramas de hordes sauvages, quelque énorme qu'il fût, n'était point une force de combat ; que loin de là, à les fondre dans l'armée, il y avait embarras pour les soldats façonnés à la bataille et à la marche, et que c'était là les vouer à une commune destruction. Mithridate s'étudia principalement à développer, à fortifier sa cavalerie, l'arme à la fois la plus faible chez les Occidentaux, et la meilleure chez les Asiatiques : la moitié de sa nouvelle armée d'élite était donc montée. Pour l'infanterie, il tria avec soin dans la masse des levées forcées ou des recrues volontaires les

<sup>1</sup> Cicéron (*de imp. Pomp.* 9, 23) n'a guère pu faire allusion à un autre temple qu'à celui du pays d'Elymaïs, le but ordinaire des incursions et des *razzias* des rois syriens et parthes (Strab. 16, 744 : Polyb. 31, 11 : I *Macchab.* 6 et *aliàs*) : ce temple était le plus riche et vraisemblablement aussi le plus célèbre : en tous cas il ne saurait être ici question du temple de Comana, ou de tout autre sanctuaire appartenant au territoire pontique.

hommes les plus vigoureux, et les fit dresser par ses sous-officiers pontiques. D'ailleurs, les nombreuses troupes qui se trouvèrent bientôt réunies autour du Grand-Roi n'étaient point appelées à se mesurer sur le premier terrain favorable avec les vétérans de la République; elles n'avaient qu'à se tenir sur la défensive, et à faire la guerre d'escarmouches. Déjà durant sa dernière lutte avec les Romains, Mithridate avait toujours reculé, évitant à dessein d'en venir aux mains : cette tactique est encore aujourd'hui la sienne : il a choisi pour théâtre d'évolutions l'Arménie propre, le pays héréditaire de Tigrane, où l'ennemi n'a jamais mis le pied, et qui par sa conformation physique et l'ardeur patriotique des habitants se prête merveilleusement à la stratégie adoptée.

68 av. J.-C.  
Mécontentement  
contre Lucullus  
à Rome et dans  
l'armée.

Quand l'année 686 s'ouvrit, la situation de Lucullus, difficile par elle-même, s'aggravait tous les jours. A Rome, malgré ses éclatantes victoires, il s'en fallait qu'on se montrât satisfait. Son indépendance d'allure froissait le Sénat : les financiers, qu'il avait blessés dans leurs intérêts, mettaient tout en œuvre, et l'intrigue et la corruption, pour faire ordonner son rappel. Le Forum retentissait sans cesse des accusations, justes ou injustes, lancées par tous contre le téméraire général, contre sa cupidité, contre ses opinions anti-romaines, contre sa trahison. On blâmait le Sénat d'avoir réuni dans la même main une puissance sans limites, deux provinces proconsulaires, et un commandement exceptionnel d'une telle importance. Le Sénat céda : il confia la province d'Asie à l'un des préteurs, la province de Cilicie, avec deux légions de levée nouvelle, au consul *Quintus Marcius Rex*, limitant l'*imperium* de Lucullus à l'expédition en cours contre Mithridate et Tigrane. Mais les clameurs qui s'élevaient à Rome avaient leurs dangereux échos jusque dans les camps sur l'Iris et le Tigre. Là même certains officiers, et jusqu'au beau-frère du général en chef, *Publius Clodius*, pratiquaient et soulevaient le soldat. C'était eux, sans doute, qui, pour

l'exaspérer davantage, répandaient à dessein le bruit qu'à la guerre actuelle contre le Pont et l'Arménie se rattachait tout un plan d'invasion de l'empire parthique.

Ainsi menacé de rappel par le mauvais vouloir du Sénat, menacé d'une révolte par les rancunes du soldat, Lucullus poussa en avant dans l'emportement de ses victoires, en joueur qui jette son va-tout sur la table. Non qu'il songeât à marcher contre les Parthes. Mais ayant constaté que Tigrane ne demandait pas la paix, et que d'autre part il se refusait à livrer une seconde grande bataille, tant convoitée par lui, le Romain prit son parti, et, quittant Tigranocerte et passant par la région âpre et montueuse de la rive de l'est du lac de Wan, il pénétra dans la vallée du haut Euphrate oriental (l'*Arsanias*, auj. le *Monrad-Tchaï*). De là il voulait gagner l'*Araxe* et atteindre au pied de l'*Ararat* septentrional la grande ville d'*Artaxata*, capitale de l'Arménie propre, où le roi avait l'ancien château fort de ses pères et son principal harem. En menaçant la résidence héréditaire des souverains, il espérait obliger le Grand-Roi au combat, soit sur la route, soit au moins devant la place. Mais il fallait absolument laisser une division dans Tigranocerte : or, toutes les réductions à faire subir à l'armée de marche lui imposaient la nécessité d'affaiblir le corps qui gardait le Pont, et à en faire venir les soldats sous Tigranocerte. D'un autre côté, la grande difficulté dans l'entreprise actuelle tenait à la courte durée de l'été arménien. Sur les hauts plateaux d'Arménie, à plus de cinq mille pieds au-dessus de la mer, aux environs d'*Erzeroum*, le blé sort de terre au commencement de juin, et l'hiver commence en septembre, aussitôt la récolte faite : Lucullus n'avait que quatre mois devant lui pour arriver à Artaxata et mettre fin à la campagne.

Il part donc de Tigranocerte vers la mi-été (686), et remontant, sans nul doute, la vallée du *Karasou*, qui court du sud-est au nord-ouest, vient se réunir à la branche orientale de l'Euphrate, et forme l'unique lien de

Lucullus entre  
en Arménie.

68 av. J.-C.

la plaine de Mésopotamie avec les montagnes du massif d'Arménie, il arrive sur le plateau de *Mousch*, et de là à l'Euphrate. L'armée n'avait pu avancer que lentement, harcelée à chaque pas et fatiguée par les cavaliers de l'ennemi et par ses archers montés. Elle n'avait point pourtant rencontré de sérieux obstacles. Mais le passage du fleuve lui fut obstinément disputé : elle ne put le franchir qu'après un combat heureux, cette fois encore, contre la cavalerie, et Lucullus ne put amener les fantassins de Tigrane à descendre et à se mêler à la lutte. Arrivées sur les hauts plateaux, les légions s'enfoncèrent dans un pays totalement inconnu. Nul accident ne survint : c'était assez déjà de se voir constamment retardé par les inévitables difficultés du terrain et par les essaims des cavaliers arméniens : tous avaient la conscience du danger. L'hiver arriva, qu'on était loin encore d'Artaxata : à la vue des neiges et des glaces amoncelées autour d'eux, les soldats italiens se soulevèrent, et la discipline, tendue à l'excès, se rompit. Lucullus dut ordonner la retraite, et l'exécuta avec son habileté ordinaire. Redescendu dans la plaine, où la saison permettait de tenter quelque revanche, le général passa le Tigre et se jeta, avec le gros de ses troupes, sur Nisibis, la capitale de la Mésopotamie arménienne. Le Grand-Roi la sacrifiait, instruit par l'expérience de Tigranocerte : les assiégeants la prirent d'assaut pendant une sombre et pluvieuse nuit ; et Lucullus y trouva, pour lui et les siens, des quartiers d'hiver et un butin non moins riche que dans la ville de Tigrane, l'année d'avant.

Retraite  
en Mésopotamie.

Prise  
de Nisibis.

Guerre  
dans le Pont  
et devant  
Tigranocerte.

Pendant ce temps, tout le poids de l'offensive ennemie retombait sur les faibles détachements romains laissés dans le Pont et à Tigranocerte. Ici, Tigrane, attaquant Lucius Fannius, le même qui jadis avait servi d'intermédiaire à Sertorius dans ses rapports avec Mithridate (pp. 487, 498), l'oblige à se jeter dans un fort où il l'assiège : là Mithridate, rentré sur son territoire avec 4000 cavaliers

arméniens et 4000 pontiques, libérateur et vengeur de son peuple, l'appelle aux armes contre l'envahisseur. Tous volent à lui : partout, les Italiens épars sont enlevés et massacrés : le commandant romain Hadrianus (p. 495) marche au roi ; mais parmi les soldats, il en est qui ont appartenu à Mithridate ; ils passent en masse à l'ennemi et avec eux tous les Pontiques attachés comme esclaves à l'armée. Deux jours durant, se prolonge une lutte trop inégale : si le roi, blessé à deux reprises, n'avait pas été emporté du champ de bataille, le Romain n'eût pas pu faire cesser une mêlée où l'avantage n'était pas pour lui, et aller avec le reste de son monde se jeter dans Cabira. Enfin un troisième lieutenant de Lucullus, ayant hardiment rassemblé de nouvelles troupes, et livré au roi un second combat, demeura trop faible pour le chasser du Pont, et ne l'empêcha pas de prendre dans Comana ses quartiers d'hiver.

La campagne se rouvrit au printemps de 687. L'armée principale, réunie dans Nisibis, s'y était reposée aussi pendant la mauvaise saison : mais son oisiveté même et les fréquentes absences de son chef avaient été un aliment nouveau pour l'indiscipline. Elle exigea tumultueusement le retour : il était clair qu'en cas de refus, elle se mettrait d'elle-même en retraite. Les approvisionnements étaient rares. Fannius et Triarius, à bout de ressources, envoyaient avec instance demander du secours à leur chef. Lucullus, le cœur gros, cède devant la nécessité. Il abandonne Nisibis, Tigranocerte, et renonçant aux perspectives brillantes de l'expédition d'Arménie, il se décide à repasser sur la rive droite de l'Euphrate. Fannius put être dégagé : mais pour reconquérir le Pont, déjà il était trop tard. Triarius, hors d'état de tenir tête à Mithridate, avait pris une forte position à *Gaziura* (*Tourksal*, sur l'Iris, à l'ouest de *Tokat*), laissant ses bagages en arrière à *Dadasa*. Mithridate aussitôt d'investir *Dadasa*, et les soldats romains, inquiets pour leur hardes et leur butin, de forcer

67 av. J.-C.

Nouvelle retraite  
vers le Pont.